

MOURIR D'EXIL. HOMMAGES RENDUS À LA MEMOIRE D'ANTONIO MACHADO PAR LES EXILÉS RÉPUBLICAINS EN FRANCE (1940 ET 1945).

Manuel Aznar Soler  
GEXEL-CEFID-Université autonome  
de Barcelone.

Pour Monique Alonso

*Il ne pouvait survivre à la perte de l'Espagne, ni surmonter l'angoisse de l'exil.  
Tel fut son état d'esprit le temps que dura son séjour à Collioure.*

(...)

*Les jours passés en exil aggravèrent encore, dans son cœur accablé de chagrin, cet  
état d'angoisse qu'il ressentait depuis l'enfance.*

(José Machado)

*Ni l'homme ni le poète ne pouvaient vivre hors d'Espagne.*

(Paulino Masip)

*Certains exils tuent.*

(Bernardo Clariana)

*Aussitôt que sa terre lui manqua, il disparut, comme aspiré par la trappe ouverte  
d'un théâtre, le grand théâtre espagnol.*

(Max Aub)

Antonio Machado est mort d'exil. Mourir d'exil signifie mourir d'amertume, de cœur brisé, de profonde angoisse, de « l'angoisse du bannissement », de la douleur provoquée par « la perte de l'Espagne » et par la perte des valeurs républicaines pour lesquelles Antonio Machado s'était battu avec sa plume durant la guerre civile (Aznar Soler, 2010, II : 855-883). Ainsi que le dit Max Aub dans un texte publié en 1958 et sur lequel nous reviendrons plus loin, la dernière photographie d'Antonio Machado à Collioure, prise deux jours avant sa mort dans son exil français, reflète très clairement son sentiment d'échec, son total abattement et sa profonde amertume face à la défaite républicaine.

La mort à Collioure d'Antonio Machado transforma le poète, dès le 22 février 1939, en mythe pour l'exil républicain espagnol, tout comme Federico García Lorca, symbole de la barbarie fasciste durant la guerre et trois ans plus tard, le poète Miguel Hernández mort dans une prison franquiste, victime de l'exil intérieur. A eux trois,

ils constituent le triptyque des saints laïques dans l'imaginaire de l'exil républicain espagnol.

Mais, en raison des circonstances tragiques de cette première année de l'exil il n'y eut pas d'hommages à la mémoire d'Antonio Machado avant le premier anniversaire de sa mort, après quoi ils se déroulèrent dans de nombreuses villes. Cependant, deux d'entre elles se distinguent des autres car nos intellectuels républicains exilés y étaient plus nombreux et plus influents : Paris et Mexico District Fédéral. Tâchons maintenant de reconstituer à partir de documents l'hommage parisien.

## HOMMAGE RENDU À ANTONIO MACHADO À PARIS

Le 22 février 1940, « au domicile particulier » de l'illustre hispaniste français Marcel Bataillon, se tint « une réunion à caractère intime » pour « célébrer » la « mémoire vivante » d'Antonio Machado. La revue *España peregrina*, créée par le Comité de Culture Espagnole à Mexico, donnait une information sur cet hommage en ces termes :

Les représentants du *Comité de Culture Espagnole* à Paris organisèrent le 22 février, date du premier anniversaire de la disparition d'Antonio Machado, une réunion à caractère intime pour célébrer sa mémoire vivante. Tout comme celle que le *Comité* avait célébré à Mexico, rapportée dans le précédent numéro d'*España peregrina*, cette réunion se caractérisa par l'absence totale d'artifice car le véritable fil conducteur de cet hommage était l'émotion humaine que suscitait dans le cœur des présents le souvenir d'Antonio Machado, si indissociable, par son identification volontaire au destin de notre peuple, des moments les plus intenses de notre drame.

Cet hommage eut lieu au domicile particulier de Marcel Bataillon, professeur d'espagnol à la Sorbonne. Sur la cheminée du salon se trouvait le portrait du poète sous des branches de genêt en fleur ; il était encadré des couleurs du drapeau républicain réalisé avec des œillets rouges, des mimosas et des violettes. Bataillon prit la parole en premier et il rappela simplement qui était Machado et le motif de cette manifestation ; Après lui José M. Quiroga Plá lut deux sonnets de circonstance, Corpus Barga, José M. Giner Pantoja et Max Aub, rappelèrent à leur tour et très simplement les souvenirs de jeunesse et la vie de Machado à Baeza, Soria, Madrid, Valencia, Barcelona et son départ d'Espagne. Ensuite, on récita, en suivant la chronologie et pendant une heure, les vers les plus connus du poète. Mr. Thomas lut la lettre d'un autre professeur français qui avait assisté à sa mort et en faisait un récit émouvant ; enfin, on lut un télégramme envoyé par Jean Camp dans lequel il disait qu'il avait rendu visite cette même après-midi à la tombe sur laquelle Fernando Gamboa avait eu la délicate attention de déposer spontanément en notre nom, un joli bouquet de fleurs. Outre ceux que j'ai déjà nommés, étaient présents à cette commémoration : José F. Montesinos, Carlos [sic] Riba, José M. Semprún y Gurrea, José I. Mantecón, Rafael Sánchez Ventura, Teresa Andrés, Concha Muedra, Emilio Gómez Nadal, Luis Azcárate, Santiago Junquera, Juan Chabás, Mateo Soto, José

Ontañón, María Alfaro, Manuela Bonmatí, Cabot, les français Romain Thomas, André Malraux, Jean Cassou, Elie Lambert, Capmartin, Serge Denis, etc. Les adhésions furent nombreuses et parmi elles une très affectueuse de Juan Negrín.

Voici l'un des sonnets dédié à Machado et lu par Quiroga Plá.

#### OFFERTOIRE

Silencieux, grave, comme dans tous  
Les instants de ta vie,  
Fidèle à ta parole à l'heure des épousailles  
Auxquelles le destin invite l'honnête homme,

Que l'ombre douce de ta pensée,  
Hôte respectable de ces respectables gens,  
Vienne occuper dans le silence  
Parmi nous le meilleur siège.

Ne redoute ni les couronnes ni les bâillements  
D'une rhétorique officielle. Entre. Nous sommes là,  
Tes amis, tes enfants. Nos lèvres fidèles

Prononcent, intensément, ton nom comme une prière ;  
Nos mains t'offrent ces rameaux  
De violettes, de mimosas et d'œillets<sup>1</sup>.

(Anonyme 1940 b).

---

<sup>1</sup> (Anonyme 1940 b). En effet, intitulé « Au poète Antonio Machado, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort », suivi de la précision expresse qu'il s'agit de deux sonnets lus lors de la veillée intime consacrée à Paris à la mémoire du poète, chez le professeur M. Marcel Bataillon, le 22-II-1940». Ce poème est le premier, il est daté : « Paris, 21 février 1940 » et il ne révèle que deux changements par rapport à celui publié dans *España Peregrina* : au vers neuf, il ne dit pas « bâillements » mais « bâillement » et au vers douze, après « prière », il n'y a pas de point virgule mais un point. Les deux derniers vers font clairement allusion au fait que « sur la cheminée du salon se trouvait le portrait du poète sous des branches de genêt en fleur, encadré des couleurs du drapeau républicain réalisé avec des œillets rouges, des mimosas et des violettes ».

Le deuxième sonnet que Quiroga Plá a lu lors de cette « veillée intime » fut le suivant :

Tu es si proche, que j'ai presque peur  
D'élever la voix pour dire ton nom  
Ou de tendre mon doigt vers le mur blanc,  
Flèche révélant ta présence d'homme.

Je ferme les yeux et j'entends ta voix,  
Non dans mes souvenirs, mais à mon oreille,  
Tandis que le creux de ma main ouverte  
Recueille de ton pouls les battements.

Il n'est pas encore temps de te pleurer,  
De faire de toi un trophée de la mort,  
Entre le sablier et la faux.

Tu fais toujours partie de ma vie,  
Gardien de notre sort commun,  
Cœur vivant de mon Espagne vivante !<sup>2</sup>

José María Quiroga Plá est également l'auteur d'un article intitulé «la mort d'Antonio Machado », publié dans le journal *Voz de Madrid* édité à Paris dans lequel de nombreux exilés républicains espagnols apprennent sans doute la triste nouvelle du décès du poète. Quiroga Plá, qui dit de Machado qu'il est « le plus grand poète de langue castillane, la figure la plus illustre des lettres hispaniques », « le poète de notre peuple, si tant est que quelqu'un parmi les hommes de lettres espagnols mérite ce qualificatif », insiste surtout sur sa fidélité envers la cause républicaine. Fidélité « à son peuple et à sa patrie trahie », fidélité éthique (homme sensible et intègre » qui représente « l'authentique honnêteté, la noble probité, l'amour de ce qui est juste »), fidélité aux valeurs républicaines, « aux valeurs éternelles de son peuple », car il en est « la plus claire et noble figure ». Fidélité d'un poète et d'un citoyen « exemplaire » tout au long de « notre actuelle guerre d'indépendance », qui nous a donné, par sa vie et par son œuvre, une « leçon de totale intégrité, de ferme confiance » qui doit servir à réaffirmer dans les consciences de tous les républicains « leur volonté de lutter, leur volonté de maintenir vivantes les libertés, l'indépendance, la dignité de l'Espagne ». Un article qui conclut par un rayon d'espoir (« Aujourd'hui est difficile, mais demain nous appartient »), L'espoir en « des lendemains dans une Espagne libre, fidèle à elle-même ». Cet article de Quiroga Plá mérite d'être rappelé pour sa valeur documentaire :

---

<sup>2</sup> (Quiroga Plá 1980 :69). Ce deuxième sonnet est daté du « 22 février 1940 à Paris » et tous deux se trouvent dans son livre poétique *Morir al día. Sonetos (1938-1945)*.

Antonio Machado, grand poète espagnol, racine vivante, sang infiniment pur des entrailles espagnoles, vient de mourir en terre française où l'avait conduit l'exode de son peuple.

Le plus grand poète contemporain de langue castillane, la figure la plus illustre des lettres hispaniques, est mort à son poste, fidèle jusqu'au bout à son peuple et à sa patrie trahie, « vendue toute entière d'une mer à l'autre », comme il l'avait chanté dans l'un de ses derniers poèmes.

Vie et mort exemplaires de notre grand Antonio Machado. Fidèle à lui-même, fidèle aux valeurs éternelles de son peuple auprès de qui il se place et quand éclate la rébellion fasciste, il lutte contre les forces noires de la réaction, sans hésitations ni repos, jusqu'à la mort.

*Voz de Madrid* s'associe à la douleur de la littérature espagnole, à la douleur du peuple espagnol, qui pleurent aujourd'hui la perte de leur plus pure et noble figure.

De ce côté de la frontière, réfugié en terres françaises, vient de mourir Don Antonio Machado, le poète de notre peuple, si tant est que quelqu'un parmi les hommes de lettres espagnols mérite ce qualificatif.

En effet, il a et a toujours eu du peuple la dignité - non sans une certaine distinction - en même temps que le charme. Mais lui, le poète, a surtout eu de son peuple la véritable honnêteté, la noble probité, l'amour de ce qui est juste jusqu'à combattre [sic], sans insolence dans la lutte comme « l'homme de cœur » qu'il était, mu naturellement par son amour de la justice, de son peuple, tout au long de notre guerre d'indépendance. Et il l'a fait avec la plus grande élégance, comme poète, comme espagnol, comme homme sensible et intègre. Sa voix s'est élevée pour protester, elle a résonné avec émotion et gravité par dessus la lutte du peuple, de son peuple, elle s'est faite entendre du plus profond des entrailles de notre terre.

Sa voix a été la voix de l'Espagne, de notre Espagne. Et elle l'a été avec la même spontanéité, avec la même grandeur, avec le même naturel que les coups de fusil des miliciens, le « ils ne passeront pas » des madrilènes en ces jours de novembre 36, le souffle et l'enthousiasme de l'armée de l'Ebre, lors de sa première offensive et plus tard de sa résistance.

Voix de l'Espagne, profondément nationale. Poésie et humanité de l'Espagne. Notre Don Antonio Machado était fait de poésie, d'humanité, d'« espagnolité ». Sa leçon n'a pas été et ne sera jamais vaine. Les poètes d'Espagne et tous les espagnols, dans les camps de concentration français, dans les batailles de l'Espagne républicaine, ou soumis à l'oppression de l'envahisseur, sauront trouver dans cette leçon de totale intégrité, d'absolue confiance, à tempérer par amour leur volonté de se battre, afin de garder vivantes et intactes les libertés, l'indépendance, la dignité de l'Espagne... « Aujourd'hui est triste, mais demain m'appartient », chantait le poète dans sa jeunesse, au milieu des malheurs du siècle passé qui l'avaient vu naître. Dans la lutte de cet autre siècle qui voit mourir le plus grand poète espagnol, les espagnols ne se résignent pas à l'indignité, aux pires des asservissements, ils se disent à leur tour : « Aujourd'hui est dur, mais demain nous appartient ».

Des lendemains dans une Espagne libre, fidèle à elle-même, maîtresse de son destin, ainsi que le rêva – et lui permit de rester vivante- son poète<sup>3</sup>. (Quiroga Plá 1939)

Max Aub était également présent lors de cette « veillée intime » parisienne. Gérard Malgat nous dit qu' « en compagnie de Francisco Giner de los Ríos et de quelques amis, il se rendit au domicile de Marcel Bataillon pour participer à un hommage à la mémoire d'Antonio Machado, décédé à Collioure l'année précédente (Malgat 2007:88). Il faut rappeler une note de Max Aub du 25 mai 1951 dans laquelle il évoque cet hommage :

Antonio Machado meurt. Chez quel professeur allons-nous nous retrouver pour parler de lui? [Marcel Bataillon (1957), me le rappela. Note de l'Auteur].  
Chacun lira quelques pages ? Je ne garde que le souvenir d'une salle nue, une vingtaine de personnes, et lis que tu liras, lui, lui, lui. Même pas un sandwich, ni un verre. Très style université allemande. (1998 :187)

Max Aub publia dix ans plus tard, dans sa revue personnelle *Sala de Espera*, le texte qu'il avait lu ce jour-là et qui est daté, « Paris, janvier 1940 » :

#### Antonio Machado

J'ai connu Antonio Machado la nuit de la première de *la Lola se va a los puertos*, dans la loge de Lola Membrives, au théâtre Fontalba.

Assis dans le coin le plus reculé, sa canne soutenant ses mains croisées ; le nœud papillon et la cravate rouge foncé...

--- C'est bien, Puga, c'est bien !

Son frère Manuel, debout, au centre des louanges, recevant les félicitations et les tapes dans le dos, souriant avec sa moustache poivre et sel, sans dents :

---Ça plait, non ?

Le brouhaha, l'agitation : Don Ángel, Don Luis, Don Enrique : le Tout Madrid. Les sonneries, les bousculades, le tapage dans les couloirs : le théâtre.

---La deuxième, doña Lola ?

Don Antonio se réfugiait dans son silence, la lèvre inférieure légèrement tombante, tapotant avec les doigts de sa main droite ceux de sa main gauche, appuyés sur la poignée de sa canne.

--- Merci beaucoup. Merci beaucoup.

Le théâtre !

Par la suite, à partir du mois d'août 1937, nous nous sommes souvent rencontrés :

---

<sup>3</sup> (Quiroga Plá 1939) ; notes de Monique Alonso (1985 :507-510).

Parfois l'après-midi à Rocafort, un village tout près de Valencia, nous parlions de théâtre.

---Je suis vieux et malade : vieux parce que j'ai plus de soixante ans, ce qui est beaucoup pour un espagnol ; malade, parce que les organes les plus importants de mon organisme se sont mis d'accord pour ne plus remplir exactement leur fonction.

--- Toute la poésie espagnole est contenue dans son théâtre ; et tout le théâtre espagnol est dans Lope.

Il se levait avec difficulté, s'appuyant sur sa canne et sur le bras de son frère José ; il était de grande taille mais désormais son dos était vouté, toutefois son front, marqué par l'âge malgré ses cheveux toujours noirs, se dressait lumineux au dessus de ses yeux fatigués de regarder et de ses lunettes manipulées sans précaution. Deux rides profondes qui, en maigrissant, étaient descendues du nez aux extrémités de la ligne résignée de sa bouche, donnaient un aspect plein d'amertume à ses joues, qu'il ne rasait pas toujours. Le col mou et bas de sa chemise découvrait des excroissances blanchâtres qui pendaient sous son menton énergique. Des pellicules sur les épaules, de la cendre sur les genoux ; le pas trainant et lent. Dans la maison, ombragée par les persiennes, les carreaux reflétaient la lumière qui entrait dans le couloir. Comme je l'avais invité à venir à Paris, je ne me souviens plus avec quel prétexte de congrès :

--- Non. Moi je reste ici. Je n'aime pas Paris. J'y ai déjà vécu.

Un certain ressentiment dans le ton. Nous allions sur la terrasse.

--- J'aime beaucoup Valencia.

La maison, une villa d'été appartenant à un riche valencien, s'élevait, comme toutes celles des alentours, sur un premier étage qui arrivait au niveau de l'épaule : c'est là que vit la gardienne, une domestique retraitée qui s'acquitte de son pain en surveillant la propriété ; on y trouve le lavoir et, suspendus, les grands soleils noirs des poêles à paella ainsi que les griffures de leurs trépieds.

On accède à l'étage principal par un escalier double en pierre artificielle ; le palier constitue une terrasse suffisamment grande qui permet de dominer le petit jardin et de voir la « huerta ».

Dans le jardin, les nièces du poète courent.

--- J'écrirai des vers sur Valencia. Lorsque je n'y serai plus. Je ne peux jamais écrire sur ce qui m'entoure ou sur ce qui se passe. J'écris à partir de mes souvenirs.

Tout chez Don Antonio est sentence. Car, ainsi qu'il le dit lui-même, il n'a jamais cessé d'être un apprenti folkloriste, et le peuple ne se perd pas dans les détails. Il doit beaucoup à Mairena, et « Mairena doit beaucoup à mon père », me disait-il.

Tout dans sa poésie s'inscrit dans le présent, et tout y est écrit à partir des souvenirs. De là vient la résonance (re- sonner) de ses vers. Poésie sans temporalité, lumière sans ombre. Les choses existent, elles sont là et elles restent : la simplicité même. A quoi bon les images ? A quoi bon les métaphores ?

*Nous ignorons à qui demain appartiendra.*

Tout est présent :

*C'est la fin de la journée.*

Aujourd'hui existe, et hier est tout aussi présent qu'aujourd'hui. Et la fosse en toile de fond.

Le théâtre !

Plus tard Don Antonio écrivit, toujours avec ses souvenirs en tête, les huit sonnets publiés dans le *Suplemento literario del Servicio Español de Información*. Somme terrible de son honnêteté espagnole, de sa douleur et de sa colère : anathème définitif. Dans son déchirement, comme Soria et Sevilla le hantent au cœur du printemps valencien !

*Une fois encore le passé. Derrière les persiennes  
Musique et soleil ; dans le jardin tout proche  
Les fruits d'or à portée de la main ;  
Le pur azur endormi sur la fontaine.*

Nous allions sur la terrasse. Sur la droite le village, blanc par son crépi et bleu par ses majoliques sur les coupoles. Sur la gauche la « huerta », - sans autre orangers que ceux de la maison -, très plate, basse, rougeâtre, verte, de mille couleurs :

*Frémissement de lait et d'argent, indigo et écume,  
Et des voiles blanches sur la mer latine !*

Départ d'une douzaine de peupliers qui, deux cents mètres plus loin, indiquent la gare du village :

*Dans ses bourgeons le peuplier protège son vert clair.*

Un petit chemin de fer, un jouet, avec lequel je revenais à Valencia à la nuit tombée, parfois, haut dans le ciel, la lune, éclairant tout d'un liseré de ver luisant. Au loin, comme un fil entre le ciel et la terre, la mer.

*De mon parterre  
Je regarde la mer qui ferme l'horizon.*

Nous discussions au sujet du répertoire du Théâtre National. Nous ne parvenions pas à nous entendre. Non que je ne fusse pas d'accord avec son



jugement clairvoyant, mais parce que nous nous égarions dans le labyrinthe des titres, sans envie de faire marche arrière.

Le théâtre ! Comme il lui tenait à cœur ! Nous passions en revue toutes les affiches remises au goût du jour.

--- *El licenciado Vidriera*, de Moreto ?

--- Quelle comédie !

--- Et *Peribáñez* ? Pourquoi ne pas commencer par *Peribáñez* ? Et *La Villana de Getafe* ? Et *Las Bizarrias de Belisa* ? Et *la Viuda Valenciana* ? Et *Los Locos de Valencia* ?

Nous finissions la nuit sans sortir de Lope. Parfois, nous évoquions le répertoire moderne.

--- Don Antonio, vous n'auriez pas une comédie ?

--- Oui. J'en ai une. Elle marcherait très bien. C'est l'histoire d'un soldat. Mais je n'ai pas l'original. C'est mon ami Jean Cassou qui l'a. Vous devriez le lui demander. Nous l'avons écrite mon frère et moi. Bien entendu, je serais le seul à la signer.<sup>4</sup>

Son frère, ses frères, sa mère, sa famille, nos projets : le théâtre !

Certains jours, j'allais le chercher pour l'accompagner aux réunions du Conseil [Central du Théâtre]. Nous nous retrouvions dans une salle basse du Ministère [d'Education Nationale et des Beaux Arts]. Si nous arrivions à l'avance, il demandait :

--- Jacinto n'est pas là ?

Si c'était Benavente qui arrivait le premier :

--- Don Antonio n'est pas là ?

Quel théâtre nous rêvions ! N'allions-nous pas avoir huit compagnies ? Don Jacinto n'allait-il pas proposer une nouvelle traduction de Shakespeare ? Les programmes n'étaient-ils pas déjà prêts ?

Les locaux sont toujours là : la structure, le brouhaha, les feux de la rampe. Don Antonio est resté dehors, dans le mauvais temps, sur la terre qu'il ne voulait pas fouler.

*Espérons*

*Que rien de ce que nous pensons*

*Ne sera vrai,*

énonce l'une de ces ultimes sentences poétiques. A ce monde obscur qu'avaient construit sur des décombres, à bout de bras, les hommes de la génération de 98, a succédé un monde vidé de son sang : mais nous, nous avons foi en nos idées.

---

<sup>4</sup> Il fait sans doute allusion à *El hombre que murió en la guerra*, publié en même temps que *Las adelfas* (Madrid, Espasa-Calpe, collection Austral-706, 1964, deuxième édition, pp.101-150), œuvre de Manuel et Antonio Machado qui fut donnée comme nous le verrons, le 2 mai 1949 au Théâtre des Beaux Arts de Mexico D.F. à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort.

Un monde bouleversé. Don Antonio « n'avait pas mal à l'Espagne » : le sang ne fait pas souffrir ; aussitôt que sa terre lui fit défaut, il disparut, comme avalé par la trappe, comme si l'on était au théâtre, au grand théâtre espagnol.

(Aub 1950 : 12-15 et 2001 :167-172).

A propos de la dernière photographie du poète prise à Collioure deux jours avant sa mort, Aub écrit un texte daté de 1958 que l'on trouve dans *Cuerpos presentes* et qui dit ceci :

ANTONIO MACHADO

*Quand vous verrez cette bouche affaissée  
Que la soif ne tourmente plus, le regard  
Si éteint (une moitié, rangée  
Dans son vieil étui, est en cristal de roche)*

*La barbe grisonnante, et les outrages  
Du temps sur sa joue...*

Voici Antonio Machado, le profond, le 20 février 1939, deux jours avant de mourir, à Collioure, de l'autre côté de la frontière. Il a quitté sa patrie, il a perdu pied, il est tombé ; exilé.

On dirait quelqu'un d'autre. C'est lui, avec le visage de « l'autre ».

Le cou flasque, décharné, la bouche triste, une vieille barbe qu'il ne rasait plus, morte la lumière de son regard, son large front semblable à une tête de mort ; d'amères pellicules sur ses épaules vaincues. Brisé.

Une véritable image – on a parfois publié cette photographie retouchée, l'âme écrasée par le chagrin, « transparent, vide, aveugle, muet », victime de l'Espagne « vieille et tricheuse » qui l'a tué.

Le crime eut lieu après la frontière afin qu'on ne le vît pas.

Aujourd'hui, dix neuf ans plus tard, il est vainqueur, debout, comme il l'a toujours été. Je sais : oublier, c'est la loi. En le voyant ainsi, comment est-ce possible ? que les autres oublient ! (Aub 2001 : 173-174)

De son côté, Corpus Barga évoquait les hommages qui en 1945, après la libération de la France de l'occupation nazie, furent rendus à la mémoire d'Antonio Machado, tant à Paris qu'à Perpignan<sup>5</sup> et à Collioure<sup>6</sup>.

Le premier février suivant la fin de l'occupation allemande, la Semaine Machado fut organisée à Paris, à Perpignan et à Collioure : il y eut des veillées, des hommages, des concerts. Nous étions partis en caravane de Perpignan à Collioure, accueillis de village en village par des arceaux et des affiches à la gloire d'Antonio Machado. A Collioure, le maire qui avait été enfermé dans un camp de concentration en Allemagne, prit la tête de la manifestation qui fut organisée pour se rendre à la sépulture de Machado. Antonio Machado reposait dans une niche ; sa mère, dans une tombe. Nous ne contenions pas tous dans le cimetière, le village tout entier était là ; les pêcheurs avec les rames de leurs embarcations. Nous nous rendîmes à l'hôtel où il avait vécu ; d'un balcon qui donnait sur un petit jardin, Jean Cassou prit la parole au nom des écrivains, ce fut ensuite le tour du maire, qui dit que son village était infiniment honoré de conserver les restes du poète espagnol. On décida d'installer une statue en souvenir du poète dans le petit jardin. Le sculpteur catalan Rebull proposa de la faire et effectivement, il réalisa le projet. Si celui-ci n'aboutit pas, ce ne fut pas de sa faute mais à cause du manque de moyens et des événements. (Barga 1966 : 39-40 : reproduite en 1985 : 205-211).

A son tour, Arturo Ramoneda fait allusion à cet hommage de 1945 avec ces mots : En février 1945, après la fin de l'occupation allemande, « la semaine Machado » fut organisée à Paris, à Perpignan et à Collioure. L'hommage commença à la Sorbonne, où intervint Marcel Bataillon en tant que personnalité importante, et il se poursuivit les 24 et 25 par une session littéraire au Théâtre Municipal de Perpignan. Paul Combo inaugura l'acte, rappelant les douloureuses circonstances qui entourèrent les derniers jours de Machado en terre française. D'autres personnes intervinrent ensuite, en particulier, Pedro Aguado, Lluís Capdevila, Francisco de Troya, Corpus Barga et Jean Cassou.

La session se termina par un concert de musique espagnole (Ramoneda 2000 ; 241).

---

<sup>5</sup> Dans le livre de Gómez Burón on trouve une photographie accompagnée d'une légende : « Hommage au Théâtre Municipal de Perpignan en 1945 » (219).

<sup>6</sup> Dans ce même livre de Gómez Burón on trouve aussi une photo de l'hommage rendu à Collioure avec la légende : « En 1945 un hommage exceptionnel fut rendu au poète. L'un des actes consista à déposer près de la sépulture des fleurs, apportées par des jeunes filles espagnoles. Le maire de Collioure, Marceau Banyuls, apparaît aussi sur la photographie » (215).

Xavier Febrés rappelle à son tour ce « premier hommage public » à Antonio Machado dans la France libérée et il dit qu'il « a été organisé par l'Union des Intellectuels Espagnols de Toulouse en Languedoc » :

A la tribune du Théâtre Municipal de Perpignan, tout comme à la réception offerte aux participants dans les salons de la préfecture des Pyrénées Orientales et à l'évènement organisé au cimetière de Collioure, sont intervenus le président et le secrétaire du groupe, Marius Aguilar et Lluís Capdevila, ainsi que Paul Combeau, Corpus Barga, Jean Cassou et Tristan Tzara. Le dimanche 25 les participants se sont recueillis devant la sépulture de Machado, où Pauline Quintana et Jacques Baills ont déposé des fleurs. Au balcon de l'hôtel Bognol-Quintana, Jean Cassou a prononcé une autre allocution (Febrés : 118.119).

De son côté, Isabel del Álamo Triana ajoute des renseignements intéressants sur cet hommage de 1945 et elle propose un fragment de lettre inédite de Quiroga Plá à Corpus Barga, datée du 22 janvier 1947 à Paris, qui contient de précieuses informations sur la statue à la mémoire de Machado que devait réaliser, comme nous l'avons vu, le sculpteur catalan Rebull et qui mérite d'être rapportées :

En février 1945, à Paris, Perpignan et Collioure, on célébra la « Semaine Machado », en hommage au poète mort des années plus tôt. Corpus intervint lors de cet acte, ainsi que Marcel Bataillon, Lluís Capdevila, Jean Cassou et d'autres. En compagnie des autres écrivains, il fit le voyage de Perpignan à Collioure en caravane et de village en village, partout accueillis avec des manifestations de joie. Arrivés à Collioure, le maire prit la tête de la manifestation formée par le village tout entier pour se rendre à la tombe de Machado. Dans l'hôtel où il avait vécu, Jean Cassou parla au nom de tous les écrivains ; il semble qu'ils se soient mis d'accord pour placer dans le jardin de cet hôtel une statue à la mémoire du poète, qui devait être réalisée par le sculpteur catalan Rebull. Cependant, la statue n'a jamais été faite faute de moyens et en raison des circonstances. Nous en avons la preuve avec le suivant témoignage de Quiroga Plá, inédit jusqu'à ce jour :

Cette nuit nous nous sommes réunis chez Bataillon, lui, Giner, Ontañón et moi-même, à propos du monument à Machado. Nous avons décidé d'élargir le Conseil ou commission qui [sic] s'en occupe, en nommant un nouveau membre français et un autre espagnol. Le 2° devra être un membre du gouvernement... Lorsque la crise sera finie. On a décidé que le 1° serait Paul Eluard. Comme tu es mon ami, on m'a chargé de te mettre au courant de cet accord pour que tu veuilles bien en faire part à Paul Eluard et que celui-ci prenne rapidement contact avec le Professeur Marcel Bataillon, 19, rue de l'Abbé de l'Épée, Paris V, téléphone : Odéon 92-24. Nous désirerions que pour le 22 février (c'est-à-dire, pendant la semaine du

22), les revues littéraires d'ici publient des articles sur A. Machado (à propos, Manuel, son frère aîné, vient de mourir en Espagne), avec certaines de ses poésies traduites par les hispanistes français (Cassou, Bataillon, Armangeat, etc). Nous réunirons des fonds, et une fois par semaine nous nous retrouverons chez Bataillon, pour lancer vraiment le projet, jusqu'à voir le monument installé à sa place. Rebull semble vouloir travailler. Il parle d'un monument qui coûterait... 850.000 francs, et on en a collecté à peine plus de 20.000 ! (Álamo : 200-201).

Pour finir, on ne peut ignorer le retentissement que connurent les vers d'Antonio Machado dans de nombreux actes culturels et politiques organisés à cette époque-là par notre exil républicain en France. María Casares, l'actrice espagnole qui triompha sur les scènes françaises sans jamais renoncer à son identité de « réfugiée » républicaine espagnole, est un exemple parlant de l'engagement de notre exil.

En effet, fille du politicien républicain espagnol Santiago Casares Quiroga, elle prit part à de nombreux actes organisés en faveur de l'exil républicain durant l'occupation nazie, à la Salle Pleyel à Paris ; elle y « lançait, à travers les vers de Lorca, d'Alberti ou de Machado, le cri qui défaisait le nœud qui serrait les gorges de tous ceux qui formaient cette multitude devant moi – en moi » [Casares : 240]. Ces interventions publiques dans des activités à la portée politique sans équivoque furent très nombreuses et, d'après P.B., « cette grande artiste offre son aide et sa garantie à toutes les initiatives prises au bénéfice des républicains espagnols » (P.B :1). L'artiste elle-même se souvient de ces meetings dans une page de ses mémoires :

Et je me rappelle, avec un sentiment de mélancolique plénitude, des meetings qui, sous prétexte de spectacles organisés par et pour les espagnols de Paris, nous rassemblaient tous dans la grande Salle Pleyel ou ailleurs, pour chanter nos joies, rire de nos peines, crier notre profond attachement et, surtout, témoigner de notre présence à travers le monde, à la barbe de ceux-là même qui, avant de démanteler et d'occuper la France, avaient grandement contribué à nous chasser de notre terre » [Casares :240].

De leur côté, Javier Figuero et Marie-Hélène Carbonel affirment qu'en juin 1944, Camus, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre avaient assisté à Paris à un gala au bénéfice des exilés républicains espagnols, au cours duquel étaient intervenus Michel Auclair et María Casares qui récita des poèmes de Rubén Darío et d'Antonio Machado (Figuero-Carbonel : 108). Et lors de la très symbolique date du 14 avril 1945, à l'occasion de la commémoration de l'anniversaire de la proclamation de la Seconde République, María Casares fut des nôtres en ce jour historique pour notre exil républicain ; elle participa à « une grande fête patriotique organisée par Solidarité espagnole, au cours de laquelle elle récita des vers de García Lorca et d'Antonio Machado, vivants symboles de la littérature « loyale » (Anonyme : 1945). Elle assista aussi au concert dirigé par Salvador Bacarisse qui eut lieu dans cette

même Salle Pleyel le 16 décembre 1946 en hommage à Manuel de Falla, concert organisé par l'Union des Intellectuels Espagnols en France, où le discours de présentation de José María Quiroga Plá « fut lu de manière artistique et chaleureuse comme à l'accoutumé par notre compatriote María Casares, qui sut faire passer son émotion au public hispano-français qui l'écouta avec respect ». Enfin, le poète français Pierre Emmanuel dédia à l'actrice un poème intitulé « María Casares, entendue dans des poèmes de Machado et de Lorca », qui fut publié d'abord le 25 novembre 1944 dans *Les lettres Françaises* et que Quiroga Plá traduisit et publia à la page 2 du numéro 1 (décembre 1944) du *Boletín de la Unión de Intelectuales Españoles*.

Sans nul doute, Federico García Lorca et Antonio Machado étaient deux poètes mythiques dans l'imaginaire collectif de notre exil républicain de 1939 et personne n'aurait pu réciter mieux leurs vers que l'actrice María Casares lors de ces fameux meetings politiques et de ces actes culturels qui furent célébrés à Paris au cours de ces années-là.

---

**Traduction de Marie Porical Fontanell**

## BIBLIOGRAPHIE

ÁLAMO TRIANA, Isabel del (2001), *Corpus Barga, el cronista de su siglo*. Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.

ALONSO, Monique, con la colaboración de Antonio Tello (1985), *Antonio Machado, poeta en el exilio*. Barcelona, Editorial Anthropos, prólogo de Carmen Conde.

ANÓNIMO (1940), “Homenaje a Antonio Machado en París”. *España Peregrina*, 3 (abril de 1940), p. 129.

ANÓNIMO (1945), “Conmemorando un aniversario. Se celebra en el Teatro Pleyel una gran fiesta patriótica organizada por Solidaridad Española”. *Reconquista de España*, “órgano de la UNE en la zona norte”. París, 59 (3 de mayo), p. 2.

AUB, Max (1950), “Antonio Machado”. *Sala de Espera*, México, 18 (enero), pp. 12-15.

---, (1998), *Diarios (1939-1972)*, edición, estudio introductorio y notas de Manuel Aznar Soler. Barcelona, Alba Editorial.

---, (2001), “Antonio Machado en el décimo aniversario de su muerte”, en *Cuerpos presentes*, edición, introducción y notas de José-Carlos Mainer, pp. 167-172.

AZNAR SOLER, Manuel (2008); “Antonio Machado, de Barcelona a Collioure (1938-1939)”, en *República literaria y revolución (1920-1939)*. Sevilla, Renacimiento, Iluminaciones-64, tomo II, pp. 855-883.

BARGA, CORPUS (1966), “Los últimos días de don Antonio Machado. Carta a Luis Ponce de León”. *La Estafeta Literaria*, Madrid, 343 (7 de mayo), pp. 39-40.

---, (1985) *Crónicas literarias*, edición de Arturo Ramoneda Salas. Madrid, Ediciones Júcar, colección Los Poetas-Serie Mayor, pp. 205-211.

CASARES, María (1981), *Residente privilegiada*, traducción de Fabián García Prieto-Buendía y Enrique Sordo. Barcelona, Editorial Argos Vergara.

FEBRÉS, Xavier (2013), *Els últims diez de Machado. El poeta republicà encara viu exiliat a Colliure*. Barcelona, Editorial La Mansarda.

FIGUERO, Javier y CARBONEL, Marie-Helène (2005), *Maria Casarès, l'étrangère*. París, Fayard.

GÓMEZ BURÓN, Joaquín (1975), *Exilio y muerte de Antonio Machado*. Madrid, Sedmay Ediciones.

MACHADO, José (1977), *Últimas soledades del poeta Antonio Machado*. Madrid, Editorial Forma.

MALGAT, Gérard (2007), *Max Aub y Francia o la esperanza traicionada*. Sevilla, Renacimiento, Biblioteca del Exilio, Anejos-X.

P. B. (1944), “María Casares se ha convertido en una gran actriz francesa”. *Reconquista de España*, “órgano de la UNE en la zona norte”. París, 39 (21 de octubre), p. 1.

QUIROGA PLA, José María (1939), “La muerte de don Antonio Machado”. *Voz de Madrid*, París, 33 (25 de febrero).

----, (1980), *Morir al día. Sonetos (1938-1945)*. Madrid, Editorial Molinos de Agua, colección España Peregrina, dirigida por Aurora de Albornoz, prólogo de Miguel Ángel González Muñiz (primera edición: París, E. Ragasol Editor, colección Cervantes-I, 1946, con prólogo de José María de Semprún y Gurrea, padre de Jorge Semprún).

RAMONEDA SALAS, Arturo (1985), “Introducción” a *Crónicas literarias*, edición de Arturo Ramoneda Salas. Madrid, Ediciones Júcar, colección Los Poetas-Serie Mayor, pp. 11-84.

----, (2000), *Corpus Barga, 1887-1975. El escritor y su siglo*. Belalcázar, Ediciones Duque-Ayuntamiento de Belalcázar.